

Seuls sont les indomptés

Spartacus de Stanley Kubrick

Jean-Yves Charlebois

Number 56-57, Fall 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22964ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Charlebois, J.-Y. (1991). Review of [Seuls sont les indomptés / *Spartacus* de Stanley Kubrick]. *24 images*, (56-57), 100–100.

SPARTACUS

DE STANLEY KUBRICK

SEULS SONT LES INDOMPTÉS

par Jean-Yves Charlebois

Plus de deux mille ans après le soulèvement des gladiateurs sous la houlette de Spartacus, nous restons quelques-uns, occupés à ne point nous laisser engloutir par les sables stagnants de l'«actualité», que la représentation de son épopée touche aux larmes encore et toujours. Évidemment, je ne parle pas du péplum homonyme de Riccardo Freda, mais bien de celui, hypostatique, signé Kirk Douglas, Dalton Trumbo et Stanley Kubrick. À l'occasion de sa ressortie fugace dans une seule salle montréalaise devant un public excep-

tionnellement réceptif, j'ai pu me persuader à nouveau que *Spartacus* n'a toujours pas contracté d'éphélides sénescences, que ses pores sont restés bien lisses — à l'image du beau visage de Jean Simmons — et que sa musculature a conservé elle aussi sa force primitive et sa souplesse de grand félin — à l'instar cette fois de Woody Strode, se retournant et bondissant vers nous telle une panthère décidée une fois pour toutes à ne plus supporter sa captivité : la liberté ou la mort!

Mais *Spartacus* n'est décidément pas un film désespéré. Comme son héros, il nous convainc que la beauté, malgré tout, est de ce monde et que le désir de liberté dont elle procède ne peut se soutenir sans la munificence de la «sagesse». Ce n'est pas en vain que les auteurs ont inséré ce «discours» sublime précisément dans une scène d'amour entre Varinia et Spartacus, alors même que les futurs amants, après s'être éloignés de la compagnie des esclaves enfin libérés et savourant les joies de la fête, rejoignent un étang adonnant la nuit. Là, leurs seuls échanges de regards nous donneront en partage un équivalent esthétique de l'épanchement du bonheur dans la vie réelle, élargissant du coup la scène à la dimension d'un insurpassable axiome moral.

Pour en juger, il suffit de se souvenir que l'expression décisive de la révolte de l'ancien forçat, dorénavant gladiateur à l'entraînement, découlait de l'impossibilité pour lui de jouir de l'intimité nécessaire avec Varinia hors des circonstances brutales, toutes prêtes à les avaler à leur incomparable dégradation. Le premier éclat de révolte, lui, quand Spartacus démolissait un larbin de la chaîne humaine de convoiage, emportait assurément notre sympathie, alors que la rage impuissante du lion enamouré (dans un plan filmé en plongée perpendiculaire nous forçant à nous identifier à ses tortionnaires) nous entraîne à subir l'émasculatation de la plus imprescriptible nécessité humaine qui s'appelle rêver. Le projet de révolution permanente de notre insurgé n'a de cesse de reconduire à la recherche individuelle d'une plus grande adéquation à soi-même, condition sine qua non du véritable bonheur.

Que la mise en scène fonctionne par à-

coups n'enlève rien à la fascination qu'exerce sur le spectateur toute la première partie du film et les trois quarts de la seconde. Les admirables dialogues de Dalton Trumbo, co-signataire de la réussite au même titre que Kubrick et Douglas (et même Anthony Mann, qui réalisa la séquence d'ouverture avant son congédiement pour désaccord avec la vedette-producteur), sont soutenus en outre par la photo de Maître Metty et des acteurs aussi chevronnés que Laughton, Sir Laurence, Peter Ustinov et Tony Curtis. Il va sans dire que l'immixtion de Douglas n'alourdit nullement la talentueuse et parfois inventive réalisation de l'auteur de *The Killing*, bien au contraire. Car *Spartacus* répond bel et bien à des récurrences structurelles typiquement kubrickiennes, telle la répartition trilobulaire du découpage, qu'on retrouvera dans *2001, A Space Odyssey* à un degré nettement supérieur, mieux dessinée, mais desservie par l'indéfectible froideur du film — que son espace sidéral ne suffira pas à cautionner. On peut également retenir à l'actif de Kubrick l'ordonnance verticale, en étages : par exemple, dans les séquences descriptives où nous suivons la descente des gladiateurs vers leur lieu de repos, juste au-dessous de l'arène.

On regrettera seulement que la salle où fut projeté *Spartacus* n'eût pas eu la profondeur requise pour une vision idéale de ce spectacle colossal. Enfin, il reste à signaler que cette version restaurée n'ajoute rien à la gloire du film. Au contraire, sous prétexte de rétablir un dialogue scabreux auquel tenait Kubrick, semble-t-il, la scène homosexuelle du bain a fini par perdre dans la surenchère ce qu'elle avait gagné autrefois dans la litote. Bref, nonobstant ces petites réserves sans gravité (dont l'ostentation, hollywoodienne celle-là, de la bataille rangée), il faut saluer bas cet hymne à la révolte héroïque qui ne se reconnaît de terme qu'une fois inscrit dans la perspective unitaire de l'amour fou, charnel et exclusif. ■

SPARTACUS

États-Unis 1960. Réal. : Stanley Kubrick. Scén. : Dalton Trumbo. Ph. : Russel Metty. Mus. : Alex North. Int. : Kirk Douglas, Jean Simmons, Peter Ustinov, Charles Laughton, Laurence Olivier, Tony Curtis. 196 minutes. Couleur. Dist. : Universal.



Spartacus (Kirk Douglas)